

Version de travail

Isabelle de Bourbon-Parme et la rhétorique du désir

« Je meurs d'amour et t'embrasse tendrement. »
Lettre 123, p. 177

« Je vous aime à l'adoration et mon bonheur est de vous aimer et d'être aimée de vous, c'est le plus grand contentement que je puisse avoir. Ma félicité dépend de vous, c'est vous qui la faites. »
Lettre 189, p. 228

I. Un esprit brillant façonné au tour d'une culture internationale

Nous devons à la sagacité d'Elisabeth Badinter¹, qui elle-même rend grâce dans sa préface aux trop rares travaux consacrés à Isabelle de Bourbon-Parme², de découvrir à travers la publication des lettres que la jeune princesse envoya, entre 1760 et 1763, à sa belle sœur l'archiduchesse Marie-Christine, une personnalité attachante autant que séduisante. Isabelle de Bourbon-Parme, petite-fille de Louis XV³, fut une jeune femme brillante dont la vive intelligence l'inscrivait légitimement dans la mouvance des Lumières. L'intellect continuellement sollicité par une succession de voyages européens rythmant des fragments de vie qui aiguisèrent son sens critique, la jeune fille tira profit avec esprit de l'expérience de quatre cultures – espagnole, française, italienne et enfin autrichienne. Elle bénéficia de manière indirecte des leçons des précepteurs de son frère Ferdinand, proches de *L'Encyclopédie* et de tout ce que l'intelligentsia française comptait de plus étincelant, et sut extraire de ces cours le miel le plus savoureux et le plus spirituel. A dix-sept ans, en 1758 donc, elle rédige des *Remarques politiques et militaires*, puis elle conçoit un système éducatif dont elle livre la substance dans ses *Réflexions sur l'éducation* ; en condamnant

¹ Ce travail se réfère à l'édition des lettres de la princesse Isabelle de Bourbon-Parme à sa belle-sœur réalisée par Elisabeth Badinter : « *Je meurs d'amour pour toi...* », Livre de Poche, coll. « La lettre et la plume », Paris, LGF, 2010 [1^{ère} éd., Tallandier, 2008]. Toutes les indications de pages y renvoient.

² Sanger, E. (1991), *Isabelle de Bourbon-Parme, petite-fille de Louis XV*, Paris-Louvain, éd. Duculot ; ouvrage republié en 2002 avec modification du titre : *Isabelle de Bourbon-Parme, la princesse et la mort*, Paris, éd. Racine. E. Badinter renvoie également à la biographie d'U. Tamussino (1989), *Isabella von Parma, Gemahlin Joseph II*, Wien, OBV, de même qu'aux travaux de Joseph Hrascky (1959), *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, Horn (Österreich), Druck und Verlag Ferdinand Berger, p. 174-239.

³ Princesse de Parme, elle est la fille de Philippe I^{er} de Parme et de Marie-Louise-Élisabeth, fille aînée Louis XV. A l'âge de dix-huit ans, elle devient archiduchesse en épousant Joseph II et jouit de l'affection inconditionnelle de sa belle-mère, l'impératrice Marie-Thérèse.

l'autoritarisme et la violence des professeurs envers leurs élèves et en impliquant les parents dans leur rôle premier d'éducateurs modèles de vertu, les réflexions d'Isabelle de Bourbon-Parme annoncent d'une certaine manière le postulat rousseauiste de l'*Emile*, paru en 1762. Mais, selon Elisabeth Badinter, la princesse est supérieure au philosophe, parce qu'« elle est l'une des toutes premières à comprendre que de l'affectif dépend tout le reste.⁴ » S'intéressant à tout, parlant quatre langues et excellant dans de nombreux domaines (de la musique aux sciences en passant par la stratégie militaire), elle n'en est pas moins restée aimable et simple. Le comte Cristiani qui va lui rendre visite sur la demande de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche en quête d'épouse pour son fils Joseph, voit en elle « un ange de beauté et de bonté.⁵ » Le successeur de Cristiani trouve chez la jeune femme un parfait équilibre entre une grande érudition et un bon naturel : « un heureux mélange de retenue espagnole et de charme français. » Elle emporte le cœur de sa belle-famille ; l'impératrice Marie-Thérèse ne tarit pas d'éloges à son égard :

« [...] elle [Marie-Thérèse] lui découvrait tous les jours de nouvelles qualités qui l'attachaient de plus en plus à cette princesse. [...] elle [Isabelle] joignait à toutes les grâces de la jeunesse toute la solidité du jugement le plus réfléchi ; [...] elle avait l'esprit agréable et le cœur excellent ; enfin [...] elle faisait le bonheur de sa vie [celle de l'impératrice].⁶ »

Cet amour est réciproque. Isabelle conquiert même le cœur de Joseph, pourtant plein de prévention contre ce mariage politique imposé par sa mère ; il finit par tomber éperdument amoureux de sa femme qui, si elle ne partage pas ce sentiment, se montre du moins une épouse parfaite. Isabelle, comme toute personne intelligente, possède le don de s'adapter à chaque situation et chaque interlocuteur et mène en quelque sorte deux vies : celle de l'intellectuelle affranchie et celle de la jeune femme soumise, sans avoir le sentiment de trahir l'une ou l'autre, car elle a une conscience aiguë du devoir. Elle va même jusqu'à prendre ses distances avec la France, au grand dam du roi son grand-père, pour se préparer à son futur rôle d'impératrice d'Autriche. Malheureusement, très peu de saisons verront fleurir ses nombreux talents, car la remarquable jeune femme est emportée par la petite vérole avant sa vingt-deuxième année : atteinte de la maladie presque au terme de sa seconde grossesse, elle accouche d'une deuxième fille qui décède quelques heures après, et elle-même rend son dernier soupir dans la nuit du 26 au 27 novembre 1763. Elle laisse la famille impériale effondrée. Son mari Joseph II déclare au sujet de sa Tya-Tya⁷ :

⁴ Badinter, E. (2010), Préface de l'*op. cit.*, p. 32.

⁵ *Op. cit.*, Préface, p. 33.

⁶ *Correspondance politique de Vienne*, vol. 282, f. 363, v. 25 juillet 1761, in Badinter, *op. cit.*, p. 50.

⁷ C'est le surnom qu'il donnait à Isabelle.

« Quelle perte pour l'humanité qu'une telle princesse ! Quel dommage pour tout l'État, pour toute la famille ; et pour moi, malheureux ! Elle est incomparable ! Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais une telle princesse ni une telle femme.⁸ »

II. Un aimable Janus Bifrons

Bien que les nombreux écrits d'Isabelle de Bourbon-Parme, témoins de son intelligence exceptionnelle, eussent pu orienter mon propos vers l'appartenance de la jeune femme aux esprits éclairés du XVIII^e siècle, je m'attacherai à un autre aspect de sa personnalité, plus intime et secret, puisqu'il s'agit de la relation de désir – et d'amour – qui la lia à sa belle-sœur l'archiduchesse Marie-Christine, et qu'elle exprima à travers sa correspondance datée de juillet 1760 à novembre 1763. Ce mode de communication est à cette époque tout à fait intégré dans les pratiques sociales, et la forme épistolaire est depuis un moment une convention de l'univers littéraire, les écrivains faisant paraître des correspondances fictives parmi lesquelles on peut citer *Les Lettres persanes* de Montesquieu (1721), les *Lettres péruviennes* de Madame de Graffigny (1747), *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau (1761) ou encore les romans épistolaires de Richardson, *Pamela ou la vertu récompensée* (traduit en 1742) et *Clarisse Harlowe* (1748). Il apparaît en effet que ce genre est particulièrement apte à faire entrer le lecteur dans la sphère la plus intime des correspondants.

Sous l'amitié sororale un amour brûlant

La correspondance – réelle – qu'Isabelle de Bourbon-Parme entretient avec sa belle-sœur l'archiduchesse Marie-Christine nous permet de fréquenter ces deux très jeunes femmes durant trois années (de 19 ans à presque 22 ans). Isabelle qui s'est toujours sincèrement appliquée à être l'épouse et la belle-fille parfaites, révèle d'elle-même, à travers cet échange épistolaire, une face secrète. Il nous faudra toutefois nous contenter des seules lettres (ou billets) de l'épouse de Joseph II, celles de Marie-Christine demeurant introuvables à l'exception d'une (Lettre 104, peut-être datée de l'automne 1762), ce qui obligera le lecteur à inférer à partir des messages d'Isabelle le versant manquant de cette correspondance. Lorsqu'on lit l'ensemble des missives rédigées par Isabelle à l'intention de Marie-Christine, rien ne semble en apparence transgressif. « Je m'en vais me coucher [...] non sans vous embrasser aussi fort que je vous aime » (L. 6, p. 85), ou encore « je me prosterne à vos pieds, divinité de mon cœur » (L. 14, p. 91), « je vous embrasse en attendant de toutes mes forces » (L. 37, p. 111), « Adieu, je vous baise ainsi que la Vasquez de tout

⁸ Lettre du 29 novembre 1763, in Badinter, *op. cit.*, p. 56.

mon cœur » (L. 105, p. 165) ou « Je vous aime à la rage » (L. 136, p. 187) sont des formules empreintes d'une certaine préciosité et d'un usage fréquent à cette époque ; elles n'autorisent donc aucune présomption quant à une relation amoureuse, d'autant plus qu'« aimer à la rage » réfère parfois aux sœurs de Marie-Christine ou à une Dame de compagnie.

Cependant, des signes permettent de supposer que les sentiments ainsi exprimés sont bien plus forts et intimes qu'une amitié ou un amour sororal. Tout d'abord, on remarquera la fréquence des échanges qui dit le besoin viscéral qu'éprouve Isabelle d'être près de Marie-Christine, physiquement ou par lettre interposée : elles s'écrivent plusieurs fois par jour, même lorsqu'elles se voient à la Cour ou en privé, comme en témoigne cet *incipit* : « Bonjour, chère Sœur, je vous remercie pour les deux billets d'hier au soir et de ce matin. » (L. 17, p. 93) ; ou : « A peine mes yeux sont-ils ouverts, chère Sœur, que je pense à vous écrire. » (L. 160, p. 203) Les jeunes femmes s'informent de leurs faits et gestes, de leurs réflexions et sentiments aussi, lorsque chacune est dans ses appartements ou satisfait à ses devoirs : « Bonjour, chère Sœur. Je rentre des Augustins où l'Empereur a eu le plus beau des ordres latins. » (L. 159, p. 202) Ou bien : « J'étais encore au lit, chère Sœur, quand j'ai reçu votre billet. J'ai assez mal dormi, voilà tout ce que je puis vous dire. » (L. 30, p. 103) Tout est prétexte à s'écrire et donne une illustration des rythmes de la vie à la Cour d'Autriche : les offices religieux, les obligations impériales, la chasse, le jeu, les spectacles, les maladies comme les brèves indispositions. La lettre 185 dit bien l'intérêt d'Isabelle pour tout ce qui touche à Marie-Christine : « Adieu, faites-moi dire comment va votre tête votre poitrine, l'estomac, le chaud le froid, les inquiétudes, le sommeil. » (L. 185, p. 224)

Les déclarations ambiguës

On pourrait rétorquer que ce ne sont qu'échanges assez prosaïques à la manière de notes diaristiques. Or certains passages laissent transparaître un attachement plus fort qui se lit dans le filigrane de déclarations ambiguës. La lettre 7 datée d'octobre-novembre 1760, l'une des premières qu'Isabelle adresse à sa belle-sœur, peine à être interprétée comme un aveu ouvert. La fraîche épousee est en effet arrivée il y a trop peu de semaines à la Cour d'Autriche pour s'épancher ainsi et prendre le risque de déclarer un amour défendu. La lettre est plutôt perçue comme un art de faire sa cour :

« C'est donc comme à la plus adorable de toutes les créatures, et non seulement dite adorable mais regardée comme telle d'après les preuves les plus évidentes, que je m'adresse pour implorer vos bontés. Epargnez de grâce mon pauvre cœur, l'amour, ce dieu cruel me persécute ; c'est de vous qu'il se sert pour se venger de moi, qui l'ai si longtemps bravé. »

Parlant de mourir d'aise en entendant Marie-Christine jouer du clavecin, Isabelle poursuit :

« Il est vrai qu'elle [la mort] serait bien douce, mais n'étant plus, je ne pourrais vous aimer. Laissez-moi donc vivre pour vous adorer éternellement. »

Elle termine sa missive par « quoique mon amitié soit passé, présent et futur. » (L. 7, p. 86) Le message joue sur deux tableaux : le social et l'intime. Pour le mondain, la tonalité de l'énoncé s'apparente au genre épideictique et sacrifie à la règle des compliments au superlatif. Mais c'est aussi l'effet de ce que révélera la suite de cette correspondance, à savoir la passion exclusive d'Isabelle pour une femme idolâtrée. Nous observons également que pour donner le change et brouiller les pistes, l'épistolière entretient une confusion en rendant équipollents les mots *amour/amitié*, *aimer/adorer*, le deuxième terme venant toujours neutraliser la valeur amoureuse et sexuelle du premier. Isabelle jouera à nouveau de cette ambiguïté dans la lettre 43 : « Adieu, pardon, rendez-moi la vie, je languis d'amour, d'amitié, comme vous le voudrez, et à jamais. » (p. 116)

On citera enfin cette adresse notée en capitales, trois mois après la lettre d'octobre : « MON ARCHIDUCHESSE SERENISSIME, MA TRES CHERE FEMME, FEMME » (L. 22, p. 96). La répétition du mot *femme* entretient la polysémie, et donc le caractère équivoque du terme, entre le sexe féminin et la qualité d'épouse avec tout ce qu'elle implique de charnel et de sensuel. De la même manière, on retrouve dans cette lettre, datée vraisemblablement de février 1761, le procédé propre au registre épideictique qui s'appuie sur l'hyperbole engendrée par les superlatifs absolus et la duplication : « Adieu, *adorabilissime* Sœur, je vous baise et *rebaise* dans *la plus vive affliction* de voir nos projets dérangés » (L. 31, p. 104). La déception exacerbée d'être privée de l'être aimé est d'autant plus fortement rendue que ce billet est très bref.

Six mois après son arrivée à la Cour, Isabelle s'affermit dans la franchise de ses déclarations :

« Je vous adore et mon / Amour augmente à / Chaque instant, que ne / Pouvez-vous lire dans mon / Cœur la vérité de ce qu'ici / J'avance. Mais puissiez-vous / ne jamais pénétrer les ... [tâche sur le papier et suite du billet illisible]. » (L. 48, p. 120)

L'obsession de l'être aimé se renforce à mesure que passe le temps. Isabelle abandonne les équivoques, quoique l'emploi du pronom indéfini *on*, qui permet de généraliser en référant à toute autre personne qu'elle, atténue l'audace du message : « D'ailleurs quand on vous voit, on ne peut plus être occupé que de vos charmes, et toutes les idées les plus belles cèdent au désir de baiser. » (L. 75, p. 140) L'amour qui la subjugué la laisse totalement à la merci de sa belle-sœur :

« Je n'ai plus la liberté de penser à rien, si ce n'est *que je suis amoureuse de toi comme une folle. Si je savais pourquoi ? Car ta cruauté est si grande qu'on ne devrait pas t'aimer ? Mais on ne peut s'en défendre lorsqu'on te connaît.*⁹ » (L. 46, p. 119)

Ou encore : « Vous ayant quittée, je puis vous assurer que j'en ai à tout moment les larmes aux yeux et vous savez que vous seule savez les faire couler et les arrêter » (L. 89, p. 150) et en *excipit* de la lettre suivante : « Adieu donc, portez-vous bien et priez pour qu'il fasse beau si vous voulez me posséder. Je vous baise tout ce que vous laissez baiser. » (L. 90, p. 151-152) Peu de temps après, le baiser sur la bouche de la mère à sa fille qu'Isabelle mentionne (pratique étrange pour nous) est détourné par elle et perd de ce fait toute sa chasteté : « Ne croyez pas, chère Sœur, être la seule à recevoir des baisers de l'Impératrice sur la bouche, je puis vous en offrir autant. » (L. 109, p. 167-168) Quoi qu'il en soit, que cet art de l'écriture qui en dit davantage qu'il n'y paraît – et surtout autrement qu'on ne l'imaginerait – nous permette de douter ou non, Isabelle renvoie tout le monde dos à dos : « [...] mais saintement ou diaboliquement, je vous aime et vous aimerai jusqu'au tombeau. » (L. 161, p. 205)

L'inclination d'Isabelle pour sa belle-sœur est corroborée par un autre événement : l'épidémie de rougeole qui sévit à la Cour en mars-avril 1763 et n'épargne pas l'archiduchesse Marie-Christine. Celle-ci est alitée et confinée dans sa chambre pour trois semaines. Seules les personnes ayant déjà contracté la maladie peuvent l'approcher, ce qui n'est pas le cas d'Isabelle, à son grand désespoir. La séparation lui est insupportable :

« Bonsoir cher cœur, je m'ennuie à la mort, j'ai beau faire et m'occuper, je ne puis m'empêcher de penser toujours que je ne vous verrai pas de trois semaines, et adieu tout le plaisir que je pourrais trouver à ce que je fais. [...] Pour moi, j'enrage, et pour me faire encore mieux enrager, je n'ai pas d'espoir d'avoir la rougeole. » (L. 140, p. 190)

Et dans la même journée, en accompagnement d'un mets qu'elle fait porter à son aimée : « [...] je ne vous envoie [que] ce que vous en pouvez manger. J'en suis déjà excédée et demi morte, je ne sais comment je pourrai y tenir trois semaines. » (L. 141, p. 190-191)

La trivialité du corps partagée

D'autres indices nous guident dans ce jeu de piste de la carte du Tendre : l'aisance avec laquelle Isabelle parle à Marie-Christine de ses faiblesses corporelles. Certes, les tabous du XVIII^e siècle n'étaient pas les nôtres et l'on y abordait plus librement que nous ces questions, mais Isabelle n'hésite pas à rendre compte très exactement de son état de santé jusque dans les détails les

⁹ Le passage en italique est à l'origine en allemand. Il arrivait que dans ses lettres, essentiellement en français, Isabelle change de langue. Cela vaut pour toutes les occurrences d'italique.

plus scatologiques, notamment lors de sa première grossesse. Il en va ainsi de la tonalité de la lettre 83 :

« [...] pour peu, j'aurais chié dans mes culottes. Je pissais tout tranquillement quand tout à coup un vent importun vient avec toute la turbulence donnée à Eole, a voulu sortir¹⁰ ; je l'ai cru seul, j'ai voulu laisser le passage libre, mais votre nièce qui, j'imagine, a la foire, s'est avisée d'y joindre des excréments¹¹. Par bonheur encore, j'ai pu arrêter à temps. [...] » (p. 146)

Et quelques jours plus tard, le 20 mars 1762, après avoir mis au monde une petite Marie-Thérèse, elle donne à son amante dans un court billet quelques précisions :

« [...] Après bien des peines, des soins et du travail, je viens de mettre au jour le principe de la gaieté et double avantage encore, les hémorroïdes fluent très joliment, ce qui me fait espérer qu'elles se porteront mieux désormais. » (L. 85, p. 147-148)

La lettre 125 confirme une absence de fausse pudeur entre les jeunes femmes ; Isabelle raconte un rêve : « [...] Je devais être votre compagnon, mais la joie m'a fait faire un petit effort et ma chemise s'en est ressentie, j'ai chié tout en plein dedans [...]. » (p. 178-179)

Il est peu probable que deux personnes, même très liées par l'amitié et l'affection, aient pu échanger de tels propos (tout en tenant compte de la liberté de parole accordée à cette époque à ces sujets jugés aujourd'hui scabreux et parfaitement inconvenants) si elles n'avaient partagé l'intimité complète des corps. La lettre 83 précédemment citée s'achève sur ces mots qui ne laissent aucune place au doute : « Adieu, je baise votre adorable cul, me gardant bien de vous offrir le mien qui est un peu trop foireux. » (p. 146)

Un code de complicité

Isabelle a également réussi à créer dans ses lettres un univers tendre et parfois taquin, qu'elle partage exclusivement avec Marie-Christine. Il est peuplé de mots doux, de familiarités et de mises en scène témoignant de la connivence des jeunes femmes. Par exemple, dans la lettre 69, un geste s'adjoint au baiser et laisse deviner de la sensualité : « [j]e vous embrasse et baise de tout mon cœur. Un peu aussi avec le menton. » (p. 136) Les missives sont également l'occasion de livrer ses humeurs, ce qui serait du plus mauvais effet en société. C'est ainsi que l'on voit venir régulièrement l'adjectif *krantig*, (forme altérée de l'allemand *grandig*), qui signifie « de mauvais poil » en argot viennois. Par exemple, dans l'*excipit* de la lettre 10 : « Adieu, je vous baise. Je ne suis point du tout aimable, je suis même très *krantig*. » (p. 89 ; on trouve d'autres occurrences dans diverses lettres) C'est la manière dont Isabelle définit son état lorsque les circons-

¹⁰ La syntaxe est originelle.

¹¹ Isabelle, enceinte, fait mine d'attribuer à l'enfant qu'elle porte, dont elle souhaite manifestement que ce soit une fille, sa propre diarrhée.

tances l'empêchent de rencontrer celle qu'elle aime. Du reste, pour filer la métaphore du « mauvais poil », elle se dit aussi à diverses reprises d'une « humeur de chien ». On retrouve l'expression dans les lettres 38 et 50 : « Adieu, cher cœur, je suis d'une humeur de chien mais qui ne m'empêche pourtant pas de vous aimer à la rage et de vous baiser de tout mon cœur. » (L. 50, p. 121) La lettre 174 contient une autre dénomination d'Isabelle pour elle-même, « elle se croira trop heureuse de vous laisser aller chez la *sœur ours* », ce qui va bien dans le sens de *krantig* (p. 213-214).

Autre moyen de dire son attachement amoureux à sa belle-sœur : Isabelle fait régulièrement usage de trois hypocoristiques. Les lettres 38 et 39 contiennent *Alte*, qui signifie *Vieille* : « Je ne suis pas trop contente, chère *Alte*, de vos nouvelles » (L. 38, p. 112) et « Je ne voulais pas vous écrire, chère *Alte*, mais votre billet est trop fol pour ne pas y répondre. » (L. 39, p. 112, ou encore L. 160, p. 203) Il s'agit de toute évidence d'une plaisanterie, comme si deux complices de longue date se confiaient l'une à l'autre, alors que toutes deux ont une vingtaine d'années. Deux petits noms affectueux apparaissent également : « mon Âne » avec sa variante allemande *Eserl*, et *Engerl*.¹² On les trouve rassemblés dans la lettre 55 : « Adieu *Eserl*, je vous adore, je grille et je vous embrasse. [...] Non, *mein Engerl*, ce n'est que par mes sentiments que je prétends vous ramener » (p. 125), ou « Quel dommage, *mein Engerl*, que ce soit dimanche aujourd'hui. » (L. 100, p. 158) Mais les billets 78 et 79 sont plus intéressants car les quelques lignes qu'ils comportent ne parlent que d'ânes : « Avec les ânes, on doit se comporter comme avec un âne » (L. 78, p. 143) et « Oh mon âne, parce que je suis aussi un âne, je t'écris une toute petite missive [...] » (L. 79, p. 143) ; ou encore, l'adresse de la lettre 81 : « Bonjour, *mon âne préféré* » (p. 144). On note ici une sorte de fil rouge qui réunit plusieurs lettres autour de l'animal. Rien dans la correspondance ne permet de comprendre le motif d'une telle dénomination, mais on peut supposer que l'âne est l'archétype de la bête à la fois obstinée, douce et docile. Dans ce même billet 79 apparaît une autre appellation qui cette fois n'interdit pas d'y voir, malgré un caractère trivial, une connotation érotique : « *Tu veux que je t'écrive 'baadwaschl' ; je te suis tout obéissante et t'appellerai ainsi à partir de maintenant, parce que cela te procure tant de joie, ad[ieu].*¹³ » (p. 143) On en déduit que c'est Marie-Christine qui affectionne ce surnom, et lorsqu'on sait que ce terme issu de l'argot viennois signifie « gant de toilette », il est aisé de s'imaginer l'office que peut rendre un tel objet,

¹² *Esel* et *Engel* signifient respectivement en allemand, *âne* et *ange*. On peut supposer qu'*Eserl* et *Engerl* sont des hypocoristiques qui auraient valeur de tendre diminutif : « mon petit Âne », « mon petit Ange ».

¹³ En italique dans le texte.

dont la douce mollesse glisse sur toutes les parties du corps et en épouse les secrets – sans exception aucune.

L'ensemble de cette correspondance montre que le désir d'Isabelle pour Marie-Christine témoigne d'un caractère bien trempé, d'autant plus que la cour d'Autriche était très attachée au protocole espagnol et faisait montre d'une piété démesurée. L'impératrice Marie-Thérèse avait même créé une police des mœurs. La liberté avec laquelle la jeune femme assume son amour pour sa belle-sœur va dans le sens de son féminisme radical, dont elle livre la substance dans son court *Traité sur les hommes*. Elle y fustige l'égoïsme et le contentement de soi propres à la gent masculine :

« Privés de sentiments, ils ne savent aimer qu'eux. C'est le seul bien auquel ils sont attachés ; pourvu qu'ils se satisf[assent] et qu'ils soient contents, c'est tout ce qu'ils désirent. [...] et notre esclavage ne vient que de la supériorité qu'ils sentent bien que nous avons sur eux. Par exemple, toute femme au monde peut ou pourrait se passer d'hommes [...] au lieu qu'aucun homme de peut se passer de femme. ¹⁴»

De cette déclaration d'Isabelle à l'idée qu'elle pourrait se passer des hommes, il y a peu. Il nous reste à présent à examiner un paradoxe qui s'est fait jour à la lumière de la lecture de ces lettres.

III. Un paradoxe : le masque comme expression de la plus parfaite sincérité

Dans l'analyse qui précède, nous avons constaté que la rhétorique d'Isabelle offre presque toujours la possibilité de concevoir deux interprétations de l'attachement qui la lie à Marie-Christine : l'amour sororal et/ou celui de l'amante. Or nous n'avons pas encore mentionné un procédé très particulier présent dans plusieurs lettres et qui consiste en un transfert des scripteurs vers des personnages de théâtre et d'opéra, dont l'irruption au sein de la correspondance pourrait provoquer la perplexité du lecteur. En revanche, on n'est pas étonné de ces références lorsqu'on sait qu'Isabelle aussi bien que Marie-Christine sont des amatrices d'art éclairées, artistes elles-mêmes lorsqu'elles composent de la musique, pratiquent un instrument¹⁵ et donnent des concerts, créent des pièces de théâtre qu'elles jouent avec d'autres membres de la Cour. J'é mets l'hypothèse que nous avons affaire ici à un paradoxe. Lorsqu'Isabelle se sert conventionnellement de la langue, c'est-à-dire lorsqu'elle prétend être transparente, l'ambiguïté fait son œuvre ;

¹⁴ On trouvera les références chez Hrasky, *op. cit.*, p. 194-195 et Sanger, *op. cit.*, p. 268-269, in Badinter, *op. cit.*, p. 46.

¹⁵ Isabelle joue divinement du violon et Marie-Christine du clavecin. Isabelle a même été entendue par la famille Mozart le 13 octobre 1762.

alors que les lettres qui utilisent une expression oblique, donc opaque, sont celles qui disent le plus clairement le sentiment amoureux.

Une sensibilité ouverte aux arts

Comme le prouve la lettre 7, les deux jeunes femmes sont très au fait de la technique musicale :

« Je vous remercie de m'avoir fait voir le concert ; je vous ferai une cadence comme vous l'avez voulu. Je souhaite qu'il fasse autant d'effet avec le violon que sans, mais j'avoue que j'en doute et qu'il y a de grands obstacles qui en battant le clavecin terniront le violon : [...] les tons qu'il faut prendre en démanchant sur les seconde et troisième et quatrième cordes ont, si vous y avez pris garde, une espèce de sombre dévoilé qui ne va pas au brillant du clavecin. » (p. 87)

La lettre 9 met en évidence un talent pour le dessin :

« Bonjour, chère Sœur. L'Impératrice m'a paru hier fort contente de votre dessin ; tâchez de faire l'autre aujourd'hui, mais tranquillement, et pas un trait sans savoir pourquoi. D'ailleurs tenez-le toujours plutôt trop clair, parce qu'alors on peut toujours retoucher. Finissez ou une maison ou un arbre avant de passer outre après que vous avez tout ébauché bien légèrement. » (p. 88)

Il est donc compréhensible que les expressions artistiques que privilégie Isabelle soient le terrain choisi pour les confidences. Par exemple, la lettre 98 qui relate la représentation de l'*Eurydice* de Gluck permet à Isabelle de s'identifier à Orphée pleurant son épouse décédée. Du reste, Isabelle s'incarne toujours en homme, comme le montre l'adoption des rôles de Zerbin (Isabelle) et Laurette (Marie-Christine)¹⁶. La lettre 55 est très éloquente :

« Hélas, chère Laurette, était-ce donc là ce que vous me prépariez pour le troisième jour de notre mariage, et pouvez-vous voir d'un œil tranquille expirer à vos pieds un amant, un mari, une sœur, une amie, sans flatterie, la plus sincère de toutes celles que vous puissiez avoir ? [...] Apprenez-le-moi, dis-je, si vous ne voulez apprendre demain à votre réveil que le malheureux Zerbin par un coup du sort funeste n'existe plus, qu'il est mort sans regretter la vie, qu'il est mort de désespoir de votre cruauté et que même en enfer où son désespoir le précipite, il vivra pour vous aimer [...]. » (p. 124)

On voit sans ambiguïté ici le glissement du personnage de théâtre vers la personne réelle : Laurette est cruelle avec l'épistolière (réfèrent de la première personne vous *me* prépariez), cette première personne étant à la fois « amant, mari, sœur, amie » ; on remarquera que les deux derniers substantifs sont ceux employés par Isabelle pour Marie-Christine dans les lettres conventionnelles. Ensuite, la première personne est confondue avec Zerbin, qui promet de mourir si Marie-Christine ne se réconcilie pas avec lui, amoureux éternel. La lettre 58 reprend le même couple dans les cinq lignes qu'elle comporte, et la lettre 174 est celle d'un jaloux pour sa belle : Zerbin

¹⁶ Zerbin et Laurette sont les amoureux d'un intermède italien intitulé *Il pittore innamorato*, représenté pour la première fois en français, le 26 juillet 1757 à l'Opéra Comique, sous le titre *Le peintre amoureux de son modèle*, publié en 1771 et vendu à la librairie de la Veuve Duchesne à Paris, au Temple du Goût. Les ariettes sont mises en musique par l'Italien Duni (1709-1775).

se « casse la tête¹⁷ » à rendre agréable la vie de sa Laurette qui regarde ailleurs. Il existe une variante de Laurette avec le personnage de Lisette (par exemple, L. 61), servante de Silvia dans *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux (1730), dont on connaît le goût pour les travestissements et les amours ambiguës.

Une amoureuse aimée de tous

Cet amour passionné rendra d'autant plus cruelle la séparation qu'Isabelle sait imminente à cause des quatre années de vie qu'elle pensait que Dieu lui avait accordées.¹⁸ Ayant le pressentiment qu'elle ne survivrait pas à son amante, elle laisse à celle-ci un testament intitulé *Conseils à Marie*, qu'elle lui transmet au moment de la maladie qui la frappe à l'automne 1763. Dans cet écrit, Isabelle fait preuve d'une rare lucidité sur les personnes et d'un don remarquable de la psychologie. Comme ultime cadeau d'amour, elle souhaite enseigner à Marie-Christine l'art de se faire aimer et estimer de son entourage. Le secret consiste à connaître parfaitement les forces et faiblesses de ses interlocuteurs afin de s'y adapter et de les tourner à son avantage¹⁹, ce qu'elle sut faire toute sa courte vie, sans la moindre malice.

La correspondance d'Isabelle de Bourbon-Parme, heureusement exhumée de l'oubli grâce à Elisabeth Badinter, féministe dans l'âme, jette un rai de lumière sur cette personnalité attachante, néanmoins toujours nantie de sa part d'ombre. L'archiduchesse Marie-Christine conservera toute sa vie dans son livre de prière un portrait de son amante sous lequel elle avait écrit : « Portrait de ma chère belle-sœur Isabelle, morte [...] au grand regret de tout le monde, mais surtout de moi qui y ai perdu la meilleure et la plus vraie amie qu'il y ait au monde ; cette femme était douée de toutes les vertus, qualités et agréments imaginables ; ayant vécu en ange, elle est morte de même. »²⁰

Sylvie Freyermuth
Université du Luxembourg
FLSHASE, UR ECCS
sylvie.freyermuth@uni.lu
sylvie.freyermuth@orange.fr

¹⁷ *Sic.*

¹⁸ A sa demande lors d'une prière, Dieu lui aurait fait savoir qu'elle survivrait quatre ans à sa propre mère. Elle est morte quatre ans moins neuf jours après celle-ci.

¹⁹ N'oublions pas qu'Isabelle s'intéresse à la tactique militaire.

²⁰ *Maria Theresia und Kaiser Joseph II*, Leipzig, Moriz Bermann, 1881, p. 714, in Badinter, *op. cit.*, p. 72.